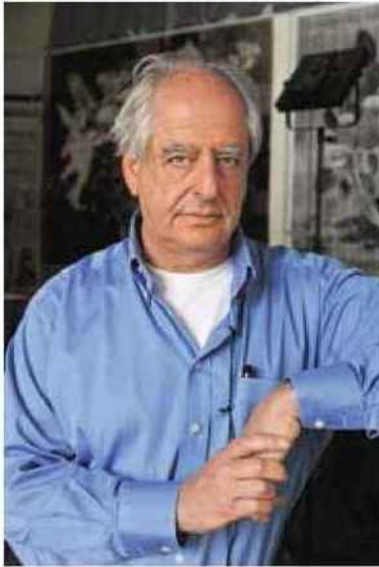




## LE GOÛT

William Kentridge (ci-dessous)  
à deux ateliers à Johannesburg.

En bas, extrait de la vidéo  
*The Head & The Load/Kaboom!*, 2018.  
Page de droite, extrait de la vidéo  
*The Refusal of Time*, 2010.



# L'ART À PART de William Kentridge.

SURTOUT CONNU POUR SES FILMS D'ANIMATION, LE SUD-AFRICAIN EST AUSSI DESSINATEUR, CRÉATEUR D'OPÉRAS, GRAVEUR, PERFORMEUR... SON ŒUVRE POÉTIQUE ET BURLESQUE, QUI DÉNONCE L'APARTHEID, L'ESCLAVAGE OU LE COLONIALISME, FAIT L'OBJET D'UNE RÉTROSPECTIVE AU MUSÉE D'ART MODERNE DE VILLENEUVE-D'ASCQ.

Texte Roxana AZIMI

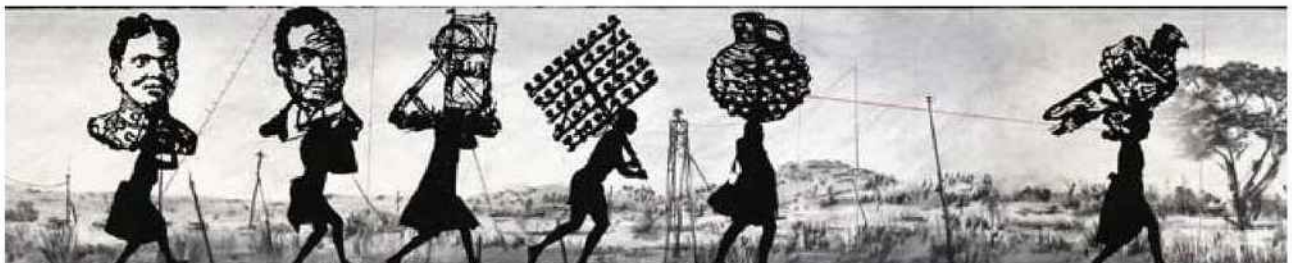
**À 64 ANS, WILLIAM KENTRIDGE NE SAIT PAS OÙ DONNER DE LA TÊTE.** En décembre, en plein Times Square, à New York, l'artiste sud-africain projetait sur une douzaine d'écrans une imagerie conçue un an plus tôt pour son opéra de chambre *Waiting for the Sibyl*. Au même moment, au Metropolitan Museum of Art, il était ovationné pour sa mise en scène très graphique de *Wozzeck*, un opéra d'Alban Berg narrant la descente aux enfers d'un soldat humilié par ses supérieurs. À peine s'est-il autorisé de petites vacances en famille qu'il planche sur l'exposition que lui consacra, en 2021, la Royal Academy of Arts, à Londres. Dans tous ces lieux prestigieux, sa gravité joviale séduit les esprits pointus et enchante le grand public. À Paris, pourtant, son éclairage original sur l'une des principales

ignominies du xx<sup>e</sup> siècle, l'apartheid, au cœur de son œuvre, laisse les institutions publiques indifférentes. Fussent-elles branchées sur l'Afrique, elles dédaignent son langage expressionniste et symboliste, onirique et burlesque. Le Centre Pompidou compte à peine un film d'animation dans ses collections. Ses dessins se trouvent au fonds régional d'art contemporain Picardie, à Amiens. Et pour découvrir sa rétrospective, à partir du 5 février, il faut aller au LaM, à Villeneuve-d'Ascq. « Cette frilosité est assez incompréhensible, soupire Marie-Laure Bernadac, co-commissaire de l'exposition. *Sans doute Kentridge est-il trop large, trop inclassable, trop populaire...* »

L'artiste a l'élégance de ne pas se plaindre. « Je suis heureux de l'exposition à Villeneuve-d'Ascq, assure-t-il, placide comme toujours. Si un jour j'exposais

pleinement à Paris, avec de nouvelles œuvres, j'en serais ravi. Mais j'ai tout mon temps. » Bien qu'il soit devenu une star planétaire à 40 ans passés, cette notoriété tardive ne lui est pas montée à la tête. Elle l'autorise tout simplement à écouter ses envies. Quitte à sortir des cadres où les caciques de l'art aimeraient l'enfermer. Le voilà un jour metteur en scène d'opéra, chef de troupe ou marionnettiste. Le lendemain, il devient dessinateur, bricoleur ou vidéaste. Dans chaque rôle, il excelle à divertir sans abêtir, frapper le cœur tout en aiguisant l'esprit, porté par l'histoire de son pays mais touchant l'universel.

Célèbre avocat anti-apartheid, son père, Sydney, a défendu Nelson Mandela puis Desmond Tutu et Steve Biko. Sa mère, Felicia, juriste elle aussi, exhortait quotidiennement ses enfants à





combattre l'injustice. Si le jeune William embrasse tout naturellement des études de sciences politiques, il se refuse à suivre la voie d'un père intimidant. « *J'aurais été moins bon que lui* », assure-t-il. Ses parents brillent par leur éloquence ? Kentridge s'initiera au mime auprès de Jacques Lecoq, à Paris. Plus tard, il apprendra les rudiments du théâtre de marionnettes et enfin le dessin à l'Académie des beaux-arts de Johannesburg.

À ses débuts, ses proches le mettent en garde contre son éclectisme : « *Fais une chose à la fois, mais fais le bien* », le suppliait-on. De l'imperfection apparente, il fera une vertu. Encore aujourd'hui, malgré son équipe de neuf collaborateurs et ses deux ateliers à Johannesburg, Kentridge se prétend « *non professionnel* » et plus encore « *non virtuose* ». « *Je dessine parce que je ne sais pas peindre* », lâche-t-il encore. N'allez pas lui parler long-métrage, lui qui réalise des petits bijoux d'animation. « *Je serais très mauvais, réplique-t-il. Une vidéo de neuf minutes, c'est déjà épique, alors, un film de quatre-vingt-dix minutes, imaginez !* » Coquetterie ? Stratégie, plutôt, selon Marie-Laure Bernadac, qui voit dans son obsession de l'échec « *une position morale, le sentiment qu'il faut éviter la facilité, que la "bonne idée" n'est pas toujours la meilleure* ». S'appuyant sur le dicton africain « *si le bon docteur ne te guérit pas, consulte un moins bon* », il a d'ailleurs créé, fin 2016, The Centre for the Less Good Idea (« le centre pour les

moins bonnes idées »), où convergent musiciens, artistes et performeurs désireux d'essayer des projets insolites, de forme brève, qu'ils ne pourraient expérimenter nulle part ailleurs.

Ce goût pour les chemins de traverse, Kentridge l'avait déjà manifesté étudiant. À l'abstraction vantée par ses professeurs, il oppose alors le dessin figuratif et une poésie dada. Aux effets spéciaux du numérique, il préfère encore aujourd'hui le bricolage à la Méliès. Kentridge opère sans script ni story-board, préférant les « *réécits à trous* » qu'il incombe au spectateur de combler. « *C'est comme entendre une langue étrangère, explique-t-il. Vous saisissez des bribes, et vous reconstruisez mentalement la phrase à partir de ces fragments.* » Dans ses dessins animés, les formes surgissent et disparaissent d'un coup de gomme, comme une histoire qui n'en finit pas de se répéter. Sans début ni fin. Sans pathos non plus, même lorsqu'il traite de l'apartheid ou des soldats africains de la première guerre mondiale. Ainsi de ses magnifiques cortèges d'ombres chinoises, culminant, en 2015, dans *More Sweetly Play the Dance*, long défilé de miséreux portant le poids du monde sur leurs épaules, présenté en 2017 à La Villette. « *J'avais essayé une musique mortuaire, mais ça sonnait faux, ça devenait pathétique, raconte-t-il. J'ai alors ajouté les cuivres d'une fanfare et, soudain, le mouvement s'est transformé.* »

Qu'il traite de l'histoire de l'esclavage ou s'empare de la figure de Trotski, Kentridge se méfie des évidences. Veillant à rester « *sur les bords* », il ne jure que par l'ambiguïté, l'impur, la nuance et la métaphore. Une position difficile à tenir aujourd'hui en Afrique du Sud. Dans sa maison coquette, au cœur d'un quartier huppé de Johannesburg, Kentridge n'ignore rien de ses privilèges d'homme blanc. Il sait aussi que les fragiles coutures de la « *nation arc-en-ciel* » se déchirent chaque jour un peu plus sous le poids des inégalités et de la pauvreté. Contrairement à son ami le défunt photographe David Goldblatt, l'artiste n'a pas réagi publiquement aux manifestations des étudiants noirs qui, en 2017, ont brûlé amphithéâtres et œuvres d'art pour dénoncer le racisme institutionnel à l'université du Cap. « *Le combat est juste, les griefs légitimes. Mais on doit désormais faire attention à chaque mot qu'on prononce. Comment travailler avec cette présomption de méfiance ?* », soupire-t-il. Et d'ajouter : « *Je viens d'une génération qui se battait pour l'inclusion. Mais, pour les plus jeunes, notre démarche est trop sentimentale.* »

« WILLIAM KENTRIDGE. UN POÈME QUI N'EST PAS LE NÔTRE », LAM, 1, ALLÉE DU MUSÉE, VILLENEUVE-D'ASCQ (NORD). DU 5 FÉVRIER AU 5 JUILLET. MUSEE-LAM.FR